

Le 22 juillet 2006

«Rouge» au noir

Assis dans la nuit du cloître des Célestins, un homme se lime méthodiquement la corne des pieds. On ne voit pas son buste dissimulé par un écran de persiennes, mais l'on suit ses gestes, calmes, précis. Son ouvrage achevé, il nettoie la râpe à l'aide d'une petite brosse au-dessus d'un mouchoir en papier, puis le replie, s'en éponge le front, fait quelques pas, avant d'entamer le récit qui nous tiendra suspendu à ses lèvres, coeur serré, une heure trente durant.

Ouvrage autobiographique peu connu en France de Jeroen Brouwers, *Rouge décanté* déroule la douleur d'un homme qui, enfant, passa deux années dans un de ces camps où les Japonais, durant la Seconde Guerre mondiale, parquèrent les colons hollandais en Indonésie. Agé de 5 ans, il fut interné côté femmes, avec sa mère, sa grand-mère et sa soeur.

Le récit s'ouvre par la mort de sa mère, aux obsèques de laquelle il ne se rendra pas. Cherchant plutôt dans sa bibliothèque le petit livre dans lequel elle lui avait appris à lire, «*dans le camp de Japs*». Depuis, «*le petit Daniel s'est perdu*», le lien maternel s'est rompu. Car ce que *Rouge décanté* révèle patiemment, à la manière d'un puzzle, c'est comment cette expérience précoce de la violence et de la cruauté a irrémédiablement détruit son rapport à sa mère, puis aux femmes, brisant toute morale et toute émotion en lui. Le laissant tel un mort vivant sur le bas côté du monde. Egaré, insensible comme ces durillons qui envahissent ses plantes de pieds. «*Incapable de sentir*», à part la culpabilité de cela.

Lesté de fatigue. «*Maintenant je veux une autre mère, celle-ci est cassée*», pense l'enfant au pied de sa mère, rossée pour avoir volé du riz. De même pense l'homme, quelques décennies plus tard, juste après l'accouchement de sa femme. «*Me tenant près de la table où l'on réparait les dégâts causés au corps de ma chère et belle épouse (...), je pensais : maintenant je veux une autre femme.*»

Le metteur en scène belge Guy Cassiers et son compatriote l'acteur Dirk Roofthoof, qui cosignent avec Corien Baart une adaptation limpide du texte, offrent une extraordinaire réponse à l'éternelle question du traitement de la violence au théâtre. Sans hurlement ni Kalachnikov, ils donnent à ressentir la destruction d'une vie par la voix d'un acteur seul en scène. Immense Dirk Roofthoof à la présence profondément ancrée, calme et captivante, et qui simplement raconte, prenant le temps de déposer ses mots lestés de fatigue.

Rien n'est joué, rien n'est illustré. Il n'y a que ces caméras vidéos vers lesquelles l'acteur choisit alternativement de se diriger et qui renvoient, sur les lames d'un mur de persiennes situé dans son dos, l'image d'un être morcelé. Tel ce visage que le personnage reconnaît de moins en moins dans le miroir de la salle de bain.

Après Proust. Créateur anversois de 46 ans, passé avec talent des beaux-arts aux arts de la scène, comme beaucoup de ses pairs, Guy Cassiers présente son travail en France pour la première fois. Maintenant que c'est fait, peut-être aura-t-on la chance d'y voir un jour son vaste cycle autour de Proust. Après avoir dirigé le Ro Theater de Rotterdam pendant huit ans, il rentre au pays prendre la direction du Het Toneelhuis d'Anvers. Un lieu emblématique dans cette ville de l'avant-garde flamande où l'extrême droite bat des records de popularité.

Au fil du spectacle, par de menues variations d'angles, de lumières et de traitement vidéo, l'espace scénique semble devenir l'intérieur du crâne du narrateur, nous accompagnant comme les mots dans l'antre sensible de sa mémoire émotive. Et ravivant la nôtre.

Maïa Bouteillet